

François Simiand (1932)

# “ Que visera notre recherche positive ? ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,  
bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
à partir de :

François Simiand (1932)

“ Que visera notre recherche positive ? ”

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Que visera notre recherche positive ?** ” (1932). Extrait de François Simiand, **Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie, Tome I**, 1932, pp. 14-25. Paris: Félix Alcan, Libraire-éditeur. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, **Méthode historique et sciences sociales**. (pp. 343 à 357) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001  
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5” x 11”)

Édition complétée le 23 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

I  
II  
III

## “ Que visera notre recherche positive ? ”

---

François Simiand (1932)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Que visera notre recherche positive ?** ” (1932). Extrait de François Simiand, **Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie, Tome I**, 1932, pp. 14-25. Paris: Félix Alcan, Libraire-éditeur. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, **Méthode historique et sciences sociales**. (pp. 343 à 357) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

[Retour à la table des matières](#)

Que doit ici viser une étude de science positive, une "théorie expérimentale" ? Le domaine a été, nous venons de le constater, si peu travaillé dans cet esprit, que quelques précisions sur cette direction première n'apparaissent pas superflues.

Pour les ordres de faits qui relèvent des sciences de la nature, ce serait aujourd'hui une banalité, mais, pour des faits de l'ordre économique comme le salaire, c'est encore sinon une hérésie, du moins une affirmation sujette à

controverse ou à interprétation que de dire d'abord : "La science positive se propose d'expliquer, objectivement, les faits réels de salaire."

Ce serait dépasser le cadre de cette introduction spéciale que de traiter et discuter de cette formule en général. Il suffira à cette place de rappeler d'abord, d'un mot, que, dans le domaine des sciences de la nature, on est passé aussi par une phase normative, puis par une phase conceptuelle, avant d'arriver à la phase positive ; et qu'il n'y a donc pas trop à s'étonner de voir, en un domaine qui est assurément plus difficile à atteindre par la voie positive, nombre de travaux relever encore de l'une ou de l'autre (ou de l'une et de l'autre) de ces deux premières phases. En raison de cet état attardé, toutefois, il convient ici, et il importe, de bien marquer le sens des mots et les différences qu'il entraîne.

## I.

[Retour à la table des matières](#)

Précisons, d'abord, que la réalité dont doit s'occuper l'étude positive est bien la *réalité de fait*, et non pas une réalité de droit, ni au sens *normatif*, ni au sens *conceptuel*. Nous ne nous occupons et préoccupons pas ici de ce que devrait être le salaire, pour répondre à telle ou telle fin, estimée juste ou désirable. Nous ne partons et traitons pas davantage de ce que serait le salaire tel que notre esprit, notre raison peut le concevoir, - et quelle que soit l'origine ou la justification de cette conception, - en dehors ou au-delà des faits effectivement observés.

## II

Précisons, en second lieu, que le traitement de cette réalité de fait, dans une étude de science positive, doit s'opérer objectivement, en ce sens que le fondement et la valeur de toutes les opérations et déterminations qu'il pourra comprendre ne seront jamais dans l'esprit de l'opérateur, mais dans la conformité à l'objet. Nous devons donc ne pas nous contenter de ce qui, touchant le salaire, pourra paraître à notre esprit admissible, vraisemblable, voire raisonnable, mais ne tenir pour fondé que ce qui est établi dans les faits.

Cela veut dire, non pas assurément que l'esprit ne puisse avoir à simplifier le donné pour l'étudier, c'est-à-dire à abstraire ; mais que cette abstraction devra suivre "les articulations mêmes de la réalité" ; non pas qu'il n'usera pas du raisonnement (ni, en général, de tous les moyens qui permettent de faciliter ou avancer la connaissance, et notamment, s'il y a lieu, des moyens mathématiques) ; mais que la valeur attribuée aux résultats de telles opérations sera rigoureusement suspendue à leur confrontation avec le fait, et, jusqu'à concordance effectivement établie, ne sera qu'hypothétiquement conditionnelle.

La confusion des deux domaines est, en notre matière, si fréquente et si facile qu'au risque de quelque longueur et lourdeur d'exposé, il nous paraîtra prudent de nous astreindre à toujours distinguer expressément entre ce qui sera constatation et ce qui sera interprétation.

Ces deux premières remarques, en même temps qu'elles suffisent à nous différencier de la plupart des "théories" auxquelles nous avons fait allusion dans la première section, doivent être, on le verra, de conséquence. Mais à leur principe, nous n'apporterons pas d'autres justifications que d'essayer "de prouver le mouvement en marchant".

### III

[Retour à la table des matières](#)

Précisons ensuite ce que nous entendons ici par "expliquer". C'est à chaque époque du développement des connaissances humaines, et c'est encore aujourd'hui, matière débattue entre savants, entre philosophes, voire selon les sciences, que la nature et la consistance exactes de l'explication scientifique. Il dépasserait aussi le cadre et les possibilités de cette introduction de traiter dialectiquement et d'ensemble ce point central de l'épistémologie. Nous cherchons seulement à dégager, et autant que possible par des traits formels, ce qui est aujourd'hui le plus généralement tout à la fois reconnu par des compétences qualifiées et sanctionné par la pratique courante et par les résultats.

A vrai dire, les positions (ni peut-être les possibilités) ne paraissent pas être les mêmes pour les différentes branches de la science positive à ce jour. Sur lesquelles donc plutôt nous régler ? Sans justifier ici didactiquement cette position (dont nous avons donné et donnerons ailleurs des raisons), nous

tiendrons que, d'entre les domaines des sciences de la nature, le domaine économique (ou, disons plus largement, sociologique) est, tant pour les caractères des faits que pour les possibilités et les réalisations de connaissance positive, à mettre dans la série des connaissances à la suite et le plus proche de ceux des sciences biologiques (notamment anatomie et physiologie), et le plus distant de ceux des sciences chimique, physique (ou plus encore astronomique ou mécanique).

D'autre part, et sans pétition de principe, mais au contraire selon la pratique même de la logique moderne des sciences, nous ne laisserons pas de faire état des résultats le mieux atteints ou le mieux aperçus en fait à ce jour dans ce domaine économique, pour préciser l'ordre de résultats lui-même que nous devons y viser. Car c'est justement de cette pénétration réciproque entre ce qui doit être cherché et ce qui réussit à être obtenu qu'est fait l'avancement à la fois le plus justifié et le plus fécond de la méthode positive ; et nous avons déjà marqué que, dans le champ modeste de notre effort, c'était là le caractère et la raison même des remarques et directions de méthodes ici présentées.

Cela noté, essayons de formuler quelle est pour nous l'idée et le but de l'explication de science, selon ces directions et pour une étude telle que celle-ci.

a) D'abord, il ne sera généralement pas contesté, je crois, et donc nous tiendrons pour un premier point acquis qu'expliquer un fait M au sens de la science positive, c'est établir entre ce fait et un autre fait A (ou plusieurs autres faits, mais nous verrons à cette complication plus loin), une relation de forme universelle : (Tout M est lié à A), et non point de forme particulière (Quelques M sont liés à A, ou sont liés à quelques A).

Remarquons seulement qu'en disant "de forme universelle" et non pas de "forme générale", nous avons l'avantage de ne pas éliminer de la science, en théorie tout au moins, l'explication de l'individuel (qui est une universalité au sens de la logique formelle). Mais, comme pratiquement, la preuve positive, en tel cas, ne pourrait guère être atteinte que par éliminations successives et en résidu, il nous apparaît comme direction initiale, dans l'étude de la complexité offerte par la réalité, de chercher d'abord une relation ou des relations générales c'est-à-dire s'étendant à une pluralité de cas, mais de plus à la totalité des cas d'un même genre).

Par ce premier point, notre étude ne se distingue pas seulement, comme nous l'avons déjà marqué, de la constatation ou description pure et simple, stade dont elle doit partir, mais qu'elle doit dépasser. Elle se distingue encore,

- et cela n'est pas moins important à bien noter, - de l'explication dite historique, au sens où celle-ci est une liaison empirique du particulier au particulier (beaucoup plus qu'elle n'est une explication de l'individuel, les conditions auxquelles nous venons de voir que serait établie une telle explication n'étant manifestement pas atteintes ni même aperçues, d'ordinaire, par ce qui est appelé explication historique).

b) Notons, en second point, encore moins contesté sans doute, que, dans ce cadre de l'universel, la relation de science peut se présenter soit sous forme conditionnelle ("Si A existe, ou si A se produit, M y est lié"), soit sous forme inconditionnelle ("A existe ou se produit, M y est lié") ; ou mieux encore "A existera ou se produira, M y sera lié"). La complexité de notre matière et les limites de notre connaissance ne nous placeront guère ici, sans doute, que sous le premier de ces types. Mais, au surplus, de l'une ou de l'autre façon, ce point ne paraît pas faire de difficulté.

c) Un troisième point qui en comporte davantage est de préciser de quelle sorte devra être recherchée ici cette relation dite explicative. L'idée courante est qu'expliquer un fait, c'est "en rendre compte", c'est montrer, "faire comprendre" comment, par quelle raison il se produit. Une conception progressivement dégagée de la pratique même de la science moderne, mais affirmée avec éclat et établie en principe supérieur, a été d'éliminer toutefois rigoureusement de cette idée courante tout élément finaliste, - et cela en tout cas doit être une règle pour nous, - et d'entendre strictement par explication scientifique d'un fait la détermination de sa cause (bien entendu, comme il a été dit, en une relation de forme universelle). -Plus récemment, il a été soutenu que la science contemporaine, de plus en plus, cessait de se préoccuper de causalités, et visait seulement à établir, entre les faits, des interdépendances ou des corrélations ; et il a été fait application de cette conception au domaine économique, d'autant plus que les faits y sont plus complexes, que nombre de dépendances y apparaissent réciproques, ou tout au moins (et selon certaines sortes de théories) d'une réciprocité possible, et qu'au surplus les moyens d'étude ne permettent pas d'établir d'autres liaisons.

Cette grande thèse d'épistémologie, dans sa généralité, dépasse évidemment de beaucoup notre cadre. Il importe cependant, on le voit, (réservant pour un chapitre ultérieur l'examen des possibilités de fait) d'examiner et choisir dans laquelle des deux voies il nous paraît, en principe, que nous devons viser à engager notre recherche. Remarquons, d'abord que, même dans les sciences les plus avancées et relativement les plus simples, cette dernière thèse est loin d'être acceptée ou pratiquée par tous : il paraît plus fondé de reconnaître ici deux directions de recherche, et peut-être deux familles



d'esprits, attachées respectivement à des ordres différents de problèmes et de résultats, et de constater, en fait, que celle dont la préoccupation est et reste bien une explication de caractère causal est bien loin d'apparaître sans importance, et bien moins encore sans fécondité <sup>1</sup>. Remarquons encore que, dans les sciences de faits plus complexes qui nous paraissent les plus proches, - en conditions et en ordres de résultats, - des disciplines s'attachant aux faits humains et notamment économiques, c'est-à-dire dans les sciences biologiques, la recherche de caractère causal reste bien généralement pratiquée et, de fait, essentielle à leurs résultats.

Le débat de principe restant donc au moins ouvert, mais sûrement n'étant pas tranché contre la recherche causale, nous voulons ici, sans engager une discussion générale au-delà de ce qui nous importe, nous régler dans notre champ par quelques considérations de droit, appuyées de faits.

1) C'est justement parce que les faits dont nous nous occupons sont très complexes que nous ne pouvons nous contenter, sans plus, de corrélations, si bien établies qu'elles soient. Admettons qu'une correspondance soit reconnue, aussi étroite qu'elle puisse pratiquement se montrer, entre M et A : nous ne pouvons, en matière aussi complexe (et surtout dans les conditions de connaissance que nous détaillerons plus loin) nous dispenser de nous demander et de rechercher si M n'est pas en relation pareille ou même meilleure avec quelque autre élément B, C, D, E, etc. Car, si nous ne le faisons, nous risquons de nous arrêter à une relation partielle ou conditionnée, ou même illusoire.

Si nous trouvons encore une correspondance entre M et B, par exemple, il est manifeste que, pour accorder entre elles et interpréter ces deux relations M - A, M — B, si, selon notre principe de toute science positive, nous ne

---

<sup>1</sup> Qu'il nous suffise ici d'invoquer à l'appui (sous réserve de quelques expressions, mais qui le rendent par ailleurs d'autant plus significatif) ce texte de M. Houllevigue (*Revue de Paris*, 15 mars 1914, pp. 356-357) :

"Pour certains, le phénomène est expliqué dès qu'on en a trouvé la loi, quelle que soit la forme sous laquelle cette loi se présente ; on sait ce que c'est qu'une horloge quand on a déterminé tous les mouvements qui s'y produisent. D'autres ont la prétention d'aller plus loin ; ils cherchent les rouages cachés qui font mouvoir la machine ; et ils n'ont pas de trêve qu'ils ne les aient, découverts, ou imaginés. Aujourd'hui comme jadis, ces deux tendances contraires se disputent la science ; il y a des esprits qui se déclarent satisfaits de représenter les phénomènes de l'optique par un groupe d'équations différentielles, et il en est d'autres qui s'obstinent à concevoir un milieu transmetteur des ondes ; il y a des "énergétistes" et il y a des "atomistes".

"Lesquels ont raison ? On ne le saura jamais, et il est probable que la question n'a pas de sens ; mais on peut se demander laquelle de ces deux tendances d'esprit est le plus profitable à la science, fait naître le plus de découvertes et suscite le plus de progrès ; or, il semble que ce soit la seconde, celle des esprits qui cherchent des réalités ou qui les imaginent, sous l'abstraction des formules et l'impératif des lois."

voulons pas nous contenter d'une interprétation conceptuelle, mais voulons fonder sur des constatations de fait notre interprétation même, nous sommes dans l'obligation de rechercher entre ces relations M - A, M - B, laquelle en fait dépend de l'autre, est commandée par l'autre, ou encore entre ces trois éléments M, A, B, lequel en fait conditionne les autres plus qu'il n'est conditionné. Ainsi, avons-nous vu en une étude antérieure, l'élément qu'est le coût de la main-d'œuvre par unité produite apparaît en corrélation avec le salaire journalier, d'une part, et en corrélation avec le prix du produit, d'autre part : et il est bien à concevoir, en effet, que ces éléments sont respectivement en quelque rapport assez étroit <sup>1</sup>. Mais cette relation est concevable de bien des façons ; si je veux fixer mon interprétation autrement que par raisonnement conceptuel ou que par hypothèse, force m'est bien de rechercher, en fait, laquelle de ces relations paraît commander l'autre, lequel de ces éléments paraît conditionner ces correspondances plus qu'être conditionné par elles, c'est-à-dire de faire une recherche du type causal.

2) Il se peut encore, en matière aussi complexe, que, dans cette investigation nouvelle au-delà de cette première apparence d'une correspondance reconnue entre M et A, je trouve que M, d'une part, et A, d'autre part, sont en correspondance également avec un facteur B, et que ces relations de M et de A avec B pourraient suffire à faire qu'il y ait correspondance entre M et A, sans qu'il y ait de liaison propre et directe entre cet M et cet A. Est-il indifférent à l'interprétation de reconnaître ce qu'il est effectivement, et le peut-on de façon positive autrement que par une recherche des dépendances effectives en fait, et non pas seulement des corrélations ?

3) Justement parce que, en ce domaine, les dépendances peuvent être réciproques, ou plutôt peuvent être conçues par l'esprit en un sens comme en l'autre, de M à A comme de A à M, le seul moyen de guider et de fixer l'interprétation est de rechercher ce que la réalité nous présente de ces possibilités : s'avère-t-il en fait que M dépende de A, et A de M conjointement, ou tour à tour, ou bien seulement que M dépende de A, et non pas A de M (ou inversement, ou selon les cas) ? - Une corrélation nous apparaît entre la variation du coût de la main-d'œuvre et celle du prix du produit, et se conçoit en effet ; il est, de plus, tout aussi bien concevable, a priori, soit que le coût de la main-d'œuvre dépende du prix, soit que le prix dépende du coût de la main-d'œuvre : n'importe-t-il pas à l'interprétation de reconnaître si, en fait, la relation se présente en ce sens, ou bien en cet autre (ou dans l'un et l'autre, selon les temps et les cas) ? Et, comment le faire sans regarder à plus que la corrélation pure et simple, et à quelque élément de nature ou d'interprétation causale ?

---

<sup>1</sup> Notre *Salaire des ouvriers des mines*.

4) Il est d'autant moins indifférent à l'interprétation de faire cette reconnaissance dans les faits que nous sommes en un domaine où, bien loin que la réversibilité des actions et réactions soit la règle, il semble bien plutôt que l'irréversibilité (ou la réaction qui n'est pas l'inverse pure et simple de l'action, mais autre), se présente en fait, comme nous le verrons, le plus communément. Lorsque c'est le cas, c'est se fort mal éclairer, et c'est même se tromper sur les véritables relations entre M et A que de se borner à reconnaître la corrélation : car il se peut que M2 soit lié à A2, tout autant que M1 est lié à A1 et que cependant M2 ne soit pas à M1 ce que A2 est à A1 : seule une recherche sur l'existence et sur le sens d'une causation permet ici de reconnaître pleinement les liaisons effectives. Le réchauffement du printemps à l'été fait grandir les arbres ; le refroidissement de l'été à l'hiver ne les fait pas rapetisser, mais le fait cesser de croître : la corrélation brute entre ces deux ordres de faits (et supposé bien entendu que nous ignorions tout de la végétation) serait fort médiocre ; et cependant la causation n'est pas plus douteuse pour  $A2 \rightarrow M2$  que pour  $A1 \rightarrow M1$  et se montre donc un type de relation plus expressif de la réalité.

De ces diverses considérations, que conclurons-nous pour notre recherche ? Sans doute il est possible que, notamment en raison de la complexité de la matière et des conditions de notre information, nous ayons à ne point trop prétendre d'un coup, et trouvions avantage à décomposer ici notre étude et, d'abord, à reconnaître, sans plus, s'il y a ou non relation entre notre objet d'étude et tel ou tel facteur. Mais, cela fait, nous ne pourrions nous dispenser, dans une seconde mais essentielle part de la recherche, d'examiner ce que signifie cette relation dans les faits, de reconnaître si elle témoigne d'une dépendance de l'un à l'autre (et non uniquement d'une concomitance), et, si c'est le cas, de donner une attention majeure au sens de la dépendance, s'il peut être atteint ; et nous attacherons bien importance essentielle à déterminer, si possible, des deux éléments trouvés en correspondance, si c'est le premier qui conditionne le second, ou bien le second le premier (ou si c'est l'un et l'autre, et en quels cas). C'est dire que nous viserons à atteindre non seulement des interdépendances, mais encore et surtout des relations de type causal.

d) Cette conclusion sur le troisième point, nous amène à un quatrième point, qui est de préciser cette notion même de cause. Il est manifeste, en matière complexe (et surtout, comme c'est, on le verra, notre cas ici, lorsqu'elle ne s'étudie pas à la discrétion de l'opérateur), qu'un seul fait implique ou paraisse impliquer non pas un seul antécédent, mais une pluralité, une multiplicité d'antécédents (et même, philosophiquement parlant, tout dépendant de tout à quelque degré, on pourrait dire un nombre illimité d'antécédents).

Appellera-t-on cause l'ensemble de ces antécédents ? Ce serait viser uniquement, et au départ même, des relations de type individuel, et nous avons vu qu'elles supposent, pour leur établissement propre, en fait, la considération d'autres relations, de type général, avant elles. De toutes façons, une considération spéciale des divers antécédents s'impose. Seront-ils donc tous deux traités sur le même plan, ou sera-t-il à faire une sériation entre eux, ou même un choix ? Et notamment l'un d'eux

recevra-t-il le nom de cause, et en vertu de quel choix, tous les autres étant dénommés simplement des conditions ? Il a été soutenu, notamment pour des faits de l'ordre que nous considérons ici, qu'une telle distinction était toute relative, et dépendait, en somme, du point de vue majeur auquel l'étude était faite, plus que de quelque raison objective (par exemple, du développement de la tuberculose, le démographe appellera cause la concentration urbaine et le surpeuplement, l'hygiéniste l'insalubrité ou le manque de soins d'hygiène, l'économiste social la sous-nutrition ou le paupérisme, etc.). Plus radicalement, il a été considéré que cette distinction n'avait plus de raison d'être, dès lors qu'elle ne reposait pas sur une propriété effective et majeure des éléments eux-mêmes.

Il est, de fait, assez généralement répété que les sciences positives modernes se défendent de viser à des relations ou actions substantielles, et se limitent à reconnaître et formuler des relations de phénomène à phénomène. Mais, cela même admis et réservées les discussions d'ordre métaphysique que cette position peut encore soulever, est-ce à dire que pour ces sciences toutes les relations où le fait étudié peut entrer se vaillent, que la recherche scientifique ne tende point, pardessus tout, à certaines d'entre elles, et que celles-ci ne puissent se caractériser et se reconnaître à des signes objectifs ? Quelques remarques sommaires sur la pratique manifeste de ces sciences suffiront, semble-t-il, à nous indiquer des caractères formels de distinction dont nous puissions faire application dans notre domaine.

1° Remarquons, d'abord, que cette multiplicité ou complexité d'antécédents et de relations peut tenir, avant tout, à ce que le fait considéré est pris lui-même trop complexe ou trop mal défini : une bonne part de l'effort dans une recherche scientifique ne s'emploie-t-il pas, en effet, d'abord à simplifier, séparer, et bien caractériser le fait qui sera étudié ?

2° Puis, notons que, cela fait, l'effort de la recherche scientifique paraît bien tendre à dégager "l'antécédent dont la relation à ce fait peut être établie la plus générale" (des antécédents A, B, C, D, E... par rapport à M, celui dont on pourra établir : "Tout M est précédé de A") ; et même qu'il ne se déclarera

pleinement satisfait que s'il atteint à une relation dont la réciproque soit vraie ("Tout A est suivi de M") : on a atteint alors, en effet, une liaison spécifique.

Ainsi, dans l'exemple ci-dessus donné, il y aurait sans doute, d'abord, à préciser ce qu'on entend par développement de la tuberculose, puis à distinguer en conséquence : selon les définitions, tel ordre de relations apparaîtrait plus indiqué à la recherche et non tel autre. Mais supposons que l'on considère le fait propre de la tuberculose : l'antécédent dont la relation à l'existence de cette maladie sera plus générale que celle du surpeuplement, de la mauvaise hygiène ou de la mauvaise nutrition sera manifestement la présence du microbe reconnu caractéristique (et même, s'il apparaît insuffisant, au moins en un certain sens, cela fondera la réciproque). Mais, si le fait plus spécialement considéré était "predisposition à cette maladie", ou "predisposition à une maladie contagieuse", ou "taux de morbidité par tuberculose", la relation la plus générale pourrait s'établir avec la sous-nutrition ou le surpeuplement ; de la sous-nutrition (ou du surpeuplement), la relation plus générale pourrait s'établir avec le paupérisme, et ainsi de suite.

3° Ces remarques et ces exemples suffisent ici à nous montrer (Yen a donné ailleurs une formulation plus systématique), que l'effort scientifique dans cette voie consiste ou se reconnaît encore à ce que :

- il s'attache à dégager l'antécédent le plus prochain, l'antécédent immédiat, ou, si l'on peut dire, le plus immédiat ;
- il s'attache à atteindre l'antécédent "non substituable" ou "le moins substituable" <sup>1</sup>.

C'est, en effet, se donner, plus d'assurance ou plus de chances d'atteindre à une relation plus générale ou à une relation dont la réciproque soit vraie.

Ainsi, expliquer un fait, au sens de la recherche positive, se reconnaît à ce qu'on ramène ce fait à un autre fait antécédent par une relation générale, et autant que possible réciproque ; et l'explication sera d'autant meilleure que la liaison sera plus étroite (au sens qui vient d'être indiqué), parce qu'elle présente ainsi plus de chance d'être moins remplaçable. Mais ce caractère reste néanmoins toujours relatif, et n'implique pas de raison substantielle ; et le progrès consiste souvent à insérer entre A et M un facteur A' lié à M par une relation à la fois plus étroite et plus générale que ne l'était A.

---

<sup>1</sup> La causalité en histoire. *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, Mai 1906.

4° Nous venons de considérer un cas schématique simple la réalité présente souvent, à vrai dire, des cas où paraissent bien avoir à se combiner deux ou plusieurs antécédences. La discrimination toute relative qui vient d'être reconnue comme la pratique essentielle n'exclut pas cette combinaison ; mais elle y introduit une sériation opportune. Pas davantage la recherche positive de la cause ne consiste, comme il a été dit (par Mill notamment), à dégager un antécédent inconditionné. Mais, bien plutôt, et à ce double égard des facteurs concourants, ou des antécédents d'antécédents, l'objet et le succès de la recherche positive consistent, on peut le voir aisément, à établir une combinaison ou une suite de liaisons dont chacune soit la plus générale, ou la plus prochaine, ou la moins substituable respectivement entre les deux termes qu'elle unit par une dépendance de sens constaté. Si, par rapport à notre fait M, nous voulons appeler cause l'antécédent dont la liaison avec lui est telle, nous ne manquons point pour autant à apercevoir que d'autres facteurs pourront être soit antécédent non immédiat, substituable, non général, soit cause de cette cause, et à ceux-là nous pouvons donner le nom de conditions. Mais, à ces titres précis, nous voyons que, dans la recherche positive, à l'investigation première et majeure tendant à atteindre ce que nous venons d'appeler les conditions peut et même doit s'ajouter utilement, dans la mesure où ces dépendances indirectes, ou partielles, ou à un ou plusieurs intermédiaires, paraîtront importer. Par contre, celles de ces relations qui apparaîtront lointaines ou limitées, ou presque indifféremment substituables, pourront être laissées hors d'étude, si la part possible en est suffisamment faite.

Ainsi, on le voit, même si la recherche positive ne reconnaît pas de lien substantiel et de causalité absolue, et ne se soucie donc pas d'y atteindre, il apparaît bien cependant qu'une distinction relative entre les divers ordres de dépendances et une distinction relative de degrés de dépendance y soient reconnues opérantes et utiles, et, se caractérisant par des traits formels, puissent donc se transposer dans notre champ et servir à y ordonner et sérier notre recherche.

Sur le modèle de ces recherches positives, nous ne nous satisferons donc pas de reconnaître entre le fait que nous étudions et n'importe quel autre ou n'importe quels autres faits telle relation d'antécédence et apparente dépendance ; nous aurons souci primordial de regarder d'abord à la dépendance la plus prochaine, la moins substituable, ou encore à celle dont la formule est la plus générale, ou mieux encore à celle dont la réciproque serait également vraie. C'est celle-là que, -jusqu'à reconnaissance d'une relation qui l'emporte encore sur elle selon l'un de ces "tests", -nous tiendrons pour la plus explicative, au sens positif ; et c'est l'antécédent y apparaissant avec ces mérites relatifs que nous pourrions appeler proprement la cause de notre fait. Mais

nous verrons aussi (et dans cette première recherche même, aurons occasion sans doute de nous en instruire) à reconnaître les dépendances à deux ou plusieurs échelons, ou en combinaison, ou indirectes ou partielles, en y donnant une attention proportionnée à l'importance qu'elles se montreront avoir ; et ce sont ces antécédents que nous appellerons conditions.

e) Supposé que nous ayons obtenu, et en conditions de preuve suffisante, des relations du type que nous venons de définir par ces traits formels et relatifs ; nous aurions atteint un résultat qui serait assurément de science, et de science positive, et déjà assez remarquable, compte tenu de la complexité et des limitations d'étude en notre domaine. Pouvons-nous dire cependant que nous en serions pleinement satisfaits, et que nous ne devons pas encore viser, si possible, à quelque chose de plus ?

Expliquer, disions-nous, d'après la notion courante elle-même, c'est "faire comprendre". Une liaison qui rattache par une régularité le fait étudié M à un autre ordre de fait A, ou, avec relais ou composition ou subordination, encore à B, C, D, etc., "fait comprendre", en remplaçant par une liaison de forme universelle une simple constatation de M, ou encore une simple liaison particulière de quelque M avec quelque A, B, C, D. Notre esprit ne sera cependant vraiment satisfait que s'il s'y ajoute quelque chose de plus. C'a été et ce continue d'être, semble-t-il bien, dans toutes les sciences une aspiration et, quand elle est satisfaite, une supériorité que de pouvoir en outre reconnaître que cette liaison est rationnelle. Et par là sans doute, il serait assez contesté, en droit, et assez peu réalisé, en fait, de vouloir entendre liaison déductive purement analytique ; et ce serait, spécialement en notre domaine, grande chance d'être ramené aux constructions conceptuelles dont certaine direction théorique se satisfait, mais qui (et justement pour cela sans doute) n'arrivent pas à rejoindre la réalité. Mais il est plus accepté et sans doute aussi plus rencontré de comprendre : liaison qui apparaît répondre à la raison en ce qu'elle ne pourrait pas être autre (au moins en tel cadre donné et sur telles bases reconnues, éléments généraux de fait, ou résultats d'autres connaissances), en ce qu'elle n'apparaît pas, directement ou indirectement, contingente, en ce qu'elle s'ordonne en un ensemble qui embrasse et commande un champ de réalités le plus grand possible, en ce qu'elle rend bien compte de ce qui, dans ce champ, se marque essentiel, fondamental.

Les divers domaines de connaissance donnent à ces termes à dessein laissés assez larges, une application différemment spécifiée. Ce peut être un résultat d'un effort positif dans notre domaine que de préciser ce qui, dans ce domaine, peut valoir en ce sens. Il importait seulement, - et au début de notre étude il suffit, - de mentionner cette aspiration à un résultat rationnel pour

imposer à la recherche de l'explication d'avoir, après les étapes qui précèdent, si elle les franchit, le souci encore de viser à des résultats qui fassent comprendre non seulement en fait (fût-il très large de cadre), mais en raison, ce que nous aurons pu atteindre de la réalité <sup>1</sup>.

Fin de l'article.

---

<sup>1</sup> Cette section de chapitre et l'ensemble de cette introduction étaient déjà arrêtés et avaient été écrits en première et seconde rédaction, lorsque j'ai pu lire, avec l'attention et le soin qu'il mérite, l'ouvrage justement réputé de M. Meyerson : *L'explication, dans les sciences. Il y est*, comme on sait, surtout traité de sciences de beaucoup les plus avancées, physique, chimie, beaucoup moins des sciences biologiques ; les sciences psychologiques, sociales, n'y sont pas traitées ni même, semble-t-il, visées. Dans ces circonstances, je ne puis que me féliciter de ce qui, sur les points majeurs, me paraît en somme plus concorder que diverger entre les vues ici et les idées maîtresses de cet ouvrage.